

ARLETTE ROTH

(CNRS, Paris)

LA PARTICULE *yā* COMME OPÉRATEUR STYLISTIQUE DANS QUELQUES ÉNIGMES ARABES MAGHRÉBINES

Dans l'ensemble des recueils d'énigmes en arabe dialectal au Maghreb, on relève, dans chaque corpus spécifique, quelques emplois de la particule d'interjection *yā*. Le segment introduit par *yā* a incontestablement une fonction d'étoffement dans le schème rythmique et rimique de la forme que constitue l'énigme, mais étoffement et besoins de la rime sont loin d'épuiser ses fonctions. La présence d'un segment d'énoncé introduit par *yā* a aussi une pertinence du point de vue de l'énonciation et surtout du point de vue de l'élaboration stylistique de la forme qui se signale comme énigme.¹ Chaque corpus d'énigmes lié à une microculture régionale semble cultiver un usage stylistique un peu spécifique de *yā*. Certains de ces emplois restent néanmoins très limités en nombre et très sporadiques dans la distribution si bien qu'il est difficile d'établir un tableau de distribution cohérent. Pour donner un cadre à notre propos et circonscrire dans un premier temps le champ de l'investigation, nous allons examiner une énigme spécifique et certaines des transformations qu'elle subit dans les différentes occurrences relevées.

1.1. Dans quasiment toutes les collectes d'énigmes en arabe dialectal au Maghreb, on trouve, avec diverses réalisations, des énigmes concernant la "pastèque aux pépins noirs" (*dallāsa*, *dellāḥa* etc.). La récurrence de cette énigme dans l'ensemble des corpus permet de repérer et de hiérarchiser les niveaux où se produit la variation, selon différents 'plans' de composition de l'énigme². Bien que ce point ne soit pas développé ici, on signalera que le spectre de la variation ainsi esquissé permet d'apprécier une dynamique de trans-

¹ Pour signifier explicitement que l'on se trouve "en énigme", les microcultures usent de diverses formules comme *incipit*. La plus commune, employée au Maroc et dans une grande partie de l'Algérie, est constituée du verbe *ḥāzā* (variante régionale *ḥāḡā*) suivi de la préposition *ε^a)lā* : *ḥāzītek ε^a)lā* "je te donne à deviner" + un nom ou un pronom relatif représentant, dans la partie descriptive de l'énigme, le mot à deviner. En Tunisie, on rencontre la formule *embīni ε^a)lā* "informe-moi ou éclaire-moi au sujet de". Dans les séances où s'enchaînent les énigmes, on fait souvent l'économie de la formule complète. Seuls apparaissent la préposition *ε^a)lā* et le nom représentant la clé de l'énigme dans la partie descriptive ; ce dernier peut même se présenter seul muni du pronom suffixe de première personne du pluriel. Cela suffit à signaler qu'il s'agit d'une énigme.

² Cet article prend appui sur un travail mené en collaboration avec Claude H. Breteau sur le fonctionnement de l'énigme en tant que jeu et la composition des énigmes dans la littérature orale maghrébine d'expression arabe. Un premier état de cette étude va paraître prochainement dans la revue *Littérature Orale Arabo-Berbère* 22-23. Je remercie mon collègue de m'autoriser à faire état de certains résultats ici.

formation propre à la "composition" orale.

En schématisant beaucoup, nous dirons que la variation porte en premier rang sur la sélection du 'schème de composition', en second rang sur le choix et le nombre des caractéristiques de l'objet donné à deviner, tels qu'ils sont fournis au devineur, sur l'organisation rhétorique et l'expression linguistique de ces éléments, et enfin sur leur élaboration stylistique. Dans l'ensemble du Maghreb en effet, les énigmes en arabe dialectal sont très majoritairement versifiées et rimées et se présentent comme des formes relevant de l'art poétique oral. C'est essentiellement à ce niveau qu'interviennent les emplois de la particule *yā* qui vont être commentés. La particule *yā* concurremment à d'autres procédés — l'emploi de l'impératif, l'implication du poseur d'énigme ou du devineur par le jeu du "je" et/ou du "tu" — participe de l'"animation" et de la dramatisation ritualisée de l'énoncé dialogique que constitue l'énigme.

1.2. Parmi les quelque vingt spécimens de l'énigme de la "pastèque aux pépins noirs" recensés, nous retiendrons comme terme de référence, la forme qui figure dans le *Glossaire des Textes arabes de Takroûna* :

<i>qubbātna ḥāḍra</i>	<i>sukkānha-ʿabīd</i>
<i>teʿāḡlāq-bā-lqūdra</i>	<i>tethāl'-bā-lḥdīd</i>

présentée comme un quatrain par W. Marçais et A. Guiga et traduite³ :

"notre coupole est verte et ses habitants sont des nègres ; elle se ferme par l'arrêt de la puissance divine et s'ouvre avec du fer".

Le schème de composition a été identifié comme le schème contenant-contenu et s'actualise dans la métaphore de la "coupole". Dans d'autres versions de l'énigme de même schème contenant-contenu, *qubba* a pour correspondant : "maison" (*dār*), "ville" (*mdīna*), "pelote" (*kubba*)⁴, et même "vache" (*bagra*)⁵. La séquence [contenant + épithète de couleur] constitue un 'motif' dans lequel l'élément stable est l'épithète *ḥaḍra* (variante lexicale *zerga*).

Un premier type de variation à ce niveau de la composition est fourni par la substitution du schème de comparaison⁶ au schème contenant-contenu. Pour illustrer ce schème également bien représenté et déterminant peut-être une autre 'famille' de réalisations de l'énigme, qui ont été recueillies surtout au Maghreb oriental, on peut citer un

³ Nous avons retenu dans tous les exemples la traduction des auteurs. Ce qui figure sous la mention "littéralement" (abrégé litt.) a été ajouté par moi. Les notations de Giacobetti et Quémeneur ont été harmonisées par rapport au système de transcription adopté.

⁴ La "pelote" en soi ne représente pas à proprement parler un contenant mais un objet sphérique dans l'espace. Mais la deuxième séquence de la partie descriptive mentionne que l'on peut "couper" cette pelote, ce qui restitue implicitement un contenant-contenu. Il pourrait aussi s'agir là d'une réalisation 'fautive' liée à l'oubli de la formule canonique.

⁵ Dans un pourcentage assez considérable d'énigmes ce sont des termes désignant des animaux domestiques qui dans la partie descriptive représentent le terme à deviner. L'animal peut représenter un contenant ou évoquer une caractéristique apparente de l'objet. Mais il ne figure souvent que pour expliciter le genre grammatical de l'objet à deviner. La mention de ce trait est très importante. Quand elle n'est pas explicite, elle se déduit des accords dans la partie descriptive. Sauf en cas d'accidents de 'transmission' de la forme, la règle d'accord est toujours respectée.

⁶ Le schème comparatif selon les réalisations établit une équivalence ou une supériorité.

quatrain extrait du recueil d'énigmes tunisiennes de J. Quémeneur (1944, n° 271) :

aḥḍar men el-merž *u aḥmar men es-serž*
u aswed men et-tūt et-tāyeb *ṭollaḥha u šūf eġ-ġrāyeb*

"plus vert que la pâture, et plus rouge que la selle en filali, et plus noir que la mûre mûre. Devine et vois la merveille !".

ou encore une forme algérienne citée par A. Giacobetti (1916, n° 92) :

azreg kil-merġa *u akḥal kil-qahwa*
u aḥmar kid-dem *u bnîn kil-easel*

"vert comme la prairie, noir comme le café, rouge comme le sang, doux comme le miel".

Le schème de comparaison sélectionne ici différentes propriétés perceptives. Il s'agit le plus généralement de propriétés visuelles, massivement la couleur, parfois la forme, très sporadiquement le goût ou l'aspect au toucher. Ainsi les traits retenus sont : *aḥḍar* ou *azreg* ("vert"), *aḥmar* ("rouge"), *aswed* ("noir"), *medawwar* ("rond"), *bnîn* ("doux"). Dans une autre réalisation de l'énigme présentant ce schème comparatif publiée par Giacobetti (n° 94), on relève *amlas* ("lisse").

On remarque que dans le premier quatrain illustrant l'emploi du schème de comparaison, le quatrième vers est extérieur à la séquence descriptive proprement dite et exprime par l'injonction à deviner, le défi lancé par le poseur d'énigmes au devineur. Il explicite, dans le corps même de la formulation de l'énigme, la relation de rivalité qui les lie. Rythme et rime intègrent dans la forme du quatrain cet élément qui renvoie au contexte du jeu et de la performance.

1.3. Une autre occurrence de l'énigme de la "pastèque aux pépins noirs" présente une variante stylistique dans la séquence qui correspond au premier vers de l'énigme takroûnienne. Cette énigme figure dans un recueil de textes en arabe dialectal édités à des fins pédagogiques dans une publication intitulée *ad-Dalîl* publiée par Machuel (1901 : 47). Il se trouve que parmi les douze énigmes que présente ce guide, il y a trois emplois de la particule d'interjection *yā*⁷. Nous translitérons la graphie arabe⁸ :

qubb.tī yā-ʿl ḥaḍrā' *w sukkānhā e.bīd*
aṣ-ṣ.nea ṣ.ne.t-r.bbī *w m.fātīḥhā ḥdīd*

"ma coupole est verte et ses habitants sont noirs (des esclaves). L'architecture est l'oeuvre de Dieu. Pour ouvrir cette coupole (m. à m. : "ses clefs"), il faut le fer".

La forme est traduite comme une assertive, mais une note indique que le terme "coupole" — je cite — "est au vocatif dans le texte arabe ainsi que l'épithète *verte*".

La 'différence' entre l'énoncé takroûnien et celui du *Dalîl* concerne donc la première séquence de l'énigme incluant le motif de la "coupole verte".

⁷ On peut penser que le propos même de l'ouvrage, illustrer les usages de l'arabe dialectal, a suscité la sélection d'énigmes de 'bonne tenue', représentatives par leur contenu et leur forme. Ce ne sont pas des énigmes recueillies en performance, ce qui rend peut-être compte de la bonne représentation de l'emploi de *yā* repéré et manipulé comme un procédé littéraire.

⁸ Plutôt que de restituer arbitrairement les timbres vocaliques dialectaux, je choisis d'indiquer par un point dans la translittération, l'endroit où figure un élément vocalique non noté par la graphie arabe.

La transformation de la première séquence peut se gloser ainsi : dans la réalisation takroûnienne, il s'agit d'un énoncé assertif, constitué d'une proposition à prédicat nominal *qubbātna ḥāḍra* "ma coupole (est) verte", suivie de propositions à prédicat nominal ou verbal qui énumèrent en usant de figures, mais sur un même plan énonciatif, les autres caractéristiques de l'objet à deviner. Dans la forme que publie le *Dalīl*, le 'motif' de 'la coupole verte' correspond à un syntagme nominal constitué d'un nom muni d'un adjectif épithète, tous deux déterminés, transformé par la présence de la particule *yā* en un "complexe affectif" doué d'une relative autonomie en raison de son caractère exclamatif. Ce complexe est situé en tête du quatrain et la particule *yā* figure entre le nom et son épithète. Les trois séquences suivantes ne diffèrent pas fondamentalement du modèle takroûnien par rapport au trait stylistique qui retient notre attention. Elles procèdent du même mode de description objectif. Il y a donc rupture du mode énonciatif entre la première séquence et les suivantes. Ceci constitue en soi une mise en relief. La présence de l'interjection *yā* se limite-t-elle à cet effet ?

Faut-il considérer l'ensemble de la première séquence *qubb.tī yā-ʿl ḥāḍrāʿ* comme une seule apostrophe, qu'on pourrait traduire : "ô ma coupole verte !", en considérant que la structure de ce syntagme est l'équivalent de **yā qubb.tī ʿl ḥāḍrāʿ* ? On observe toutefois que cette dernière réalisation ne semble pas figurer en tête de la séquence inaugurale de l'énigme dans les corpus que nous avons consultés. On n'y rencontre, et rarement, que la mention de l'interjection suivie d'un nom sans épithète.

Faut-il interpréter le constituant *yā-ʿl ḥāḍrāʿ* comme une deuxième apostrophe, juxtaposée à la première qui concerne *qubb.tī*, construction dans laquelle serait focalisé le descripteur trait de couleur : "ma coupole ! ô la verte !", c'est à dire : "qu'elle est verte !", ou avec une spécification correspondant à quelque chose comme : "ma coupole ! celle qui est si verte!⁹. La mise en relief porterait soit sur le motif complet (une seule apostrophe), soit sur l'ensemble avec un degré supplémentaire d'emphase sur la caractéristique couleur.

Une deuxième différence est à souligner entre l'énigme takroûnienne et celle que présente le *Dalīl*. L'emploi du pronom suffixe de 1ère personne de pluriel (*qubbātna, dārna*) signale dans la forme elle-même, qu'on se trouve 'en énigme', c'est à dire dans une relation dialogique. Ce signal disparaît avec la substitution de *qubb.tī* à *qubbātna*. L'emploi du pronom de première personne du singulier orienterait plutôt vers le registre monologique, voire lyrique.

Cette transformation apparaît plus clairement dans une autre énigme figurant dans le *Dalīl* et qui présente un même complexe expressif, avec redoublement explicite de l'apostrophe, dans une construction parallèle, dans un quatrain qui donne à deviner "la tente en poil de chameau" :

<i>eūdtī yā-ʿd-dahmā</i>	<i>yā-ʿl-wāq fa dāy.m</i>
<i>t.šr.b fy ʿš-štā</i>	<i>w t.ḍmā fy ʿs-s.māy.m</i>

traduit cette fois sans ambiguïté comme un vocatif, l'apostrophe englobant le motif complet :

⁹ On retrouverait dans cette interprétation l'expression de la majoration inhérente au schème comparatif cité ci-dessus : "plus vert que".

"ô ma noire monture, ô toi qui es toujours debout, tu bois à satiété l'hiver, et tu endures la soif l'été".

On a bien la juxtaposition de deux apostrophes : l'emploi de la deuxième personne du singulier (*t.šr.b* et *t.ḍmā*) dans les vers suivants corrobore l'effet ce trait.

L'emploi du pronom singulier *-ī*, la présence de la particule *yā*, l'invocation à la jument avec la mention d'une épithète de couleur, qui constitue un motif récurrent de la poésie bédouine, contribuent à effacer les traces de la situation dialogique et à ancrer complètement le quatrain dans la sphère du poétique. Cette forme ne constitue finalement une énigme que du fait qu'elle est proposée comme énigme au devinage.

Enfin, toujours dans le *Dalīl*, figure une apostrophe de type parfaitement conventionnel, qui ne relève que de la fonction phatique :

n.žēin yā-e.bd-'llh *w trādhum m.šbūh*
'nā š.ft 'l-nās m.tšābkt *w lā bārūd w lā m.žrūh*

"Deux tribus, ô serviteur de Dieu, dont la lutte est apparente. J'ai vu les combattants aux prises sans qu'il y eût cependant ni poudre ni blessé".

L'interpellation de convention *yā-ebd-'llh* s'utilise pour s'adresser à quelqu'un dont on ne connaît pas le nom¹⁰. Elle intervient ici comme une incise entre thème et rhème, et figure, comme les autres exemples cités, à la rime de la première séquence. La régularité de cette distribution est le signe de l'intégration du procédé dans une stratégie littéraire plus encore que la présence de la marque elle-même.

Les transformations stylistiques liées à l'emploi de la particule *yā* dans les trois énigmes citées conduisent à suggérer trois 'catégories' d'emplois :

1. dans la catégorie que nous venons d'évoquer et qui dans les autres corpus semble la plus couramment représentée, il y a interpellation du devineur ou de l'assistance dans son ensemble ; ce procédé inscrit dans l'énoncé même de l'énigme la trace de la relation qui lie le poseur d'énigme prenant en charge son énonciation en performance et le devineur, ou l'assistance incluant le devineur potentiel. On peut penser que ce procédé de par son côté conventionnel et relativement fréquent en littérature orale (conte, poésie), comme aussi dans la conversation courante un peu animée, a une fonction purement phatique ;
2. la deuxième catégorie présente une interjection ou une apostrophe à l'objet deviné — la différence étant difficile à tracer et s'établissant par rapport à l'emploi concurrent d'autres procédés — par l'intermédiaire du terme qui le représente dans la partie descriptive de l'énigme ; ce terme étant dans les exemples du *Dalīl* muni d'un déterminant sémantique proposant une qualité de l'objet à deviner, la question s'est posée de savoir si l'interjection ou l'apostrophe portait sur l'ensemble du syntagme ou,
3. si, étant donné la structure particulière de cette séquence *qubb.tī yā 'l ḥaḍra* avec la position médiane de *yā*, il y avait une double apostrophe ou interjection, la seconde occurrence focalisant un trait caractéristique de l'objet à deviner. La comparaison intertextuelle avec les énigmes de la pastèque construites sur le schème de la comparaison (en particulier du type "plus vert que") rend cette hypothèse crédible. Dans les usages de type 2 et 3, le procédé que constitue l'emploi de la particule *yā* relève essentiellement de la

¹⁰ Dans le *Glossaire aux Textes arabes de Takroûna*, W. Marçais indique qu'en ce qui concerne Takroûna, cette formule n'est pas employée et que c'est *ya-sī-muḥāmmad* qui en tient lieu.

fonction expressive.

Avant de vérifier si les autres corpus fournissent des exemples entrant dans le cadre que nous venons de définir, il convient pour clore la discussion de ce paragraphe concernant des exemples tunisiens, de résumer brièvement les indications données par W. Marçais et A. Guiga dans le *Glossaire* sous l'entrée *yā* ; elles suggèrent en termes simples les fonctions phatique et expressive liées aux emplois de la particule *yā* définie comme une "interjection monosyllabique pour interpeller, exhorter, appeler l'attention. Elle précède toujours immédiatement le vocable sur quoi l'interlocuteur doit être mis en éveil". [...] L'emploi de *yā* dans "l'intention du sujet parlant [...] peut aller de l'invocation solennelle, de l'interpellation énergique, de la mise en relief expressive à l'interpellation pure et simple, au rappel quasi mécanique de l'identité de l'interlocuteur, à une banale entrée en matière ...", tout dépendant, selon W. Marçais, de la subjectivité du "locuteur". Procédé figé et mécanique ou procédé vivant et agissant dans une stratégie de communication individuelle ou dans une stratégie littéraire plus ou moins codifiée, tout le problème d'interprétation est là. Mais à la subjectivité du locuteur, de l'allocutaire dans la réception, il faut ajouter les conventions quand on est en "littérature".

Le *Glossaire* évoque l'emploi relevé dans les exemples du *Dalīl* de l'utilisation fréquente de *yā* devant un adjectif de couleur "fournissant par nature la notion d'une caractéristique qui s'impose". L'exemple donné est *mārḥṭok yā-lahāw* "à ton écurie, ô le grison !" ¹¹.

2.1. L'apostrophe au devineur, lancée par le poseur d'énigmes, figure souvent en incise à la rime du premier "vers" de l'énigme ; elle agit comme une exhortation ou un encouragement, faisant appel à la sagacité et à l'intelligence du devineur :

ḥāzīt.k elā b.nt t.ts.mmā b.'l-lām w 'l-lām yā-f.hhāma
b.ed mā kānt ḡ.nsa w.ll.t s.lhāma

"C'est une chose dont le nom est du genre féminin commençant par *lām* et qui, ô gens avisés, Après avoir été un beau burnous noir s'est changé en manteau blanc" (litt. "je te donne à deviner à propos d'une fille qui commence par le *lām*, et ce *lām*, ô ..." ("la barbe", V. Loubignac, Beni Mellal n° 6) ¹².

ḥāzīt.k elā mr.w y.ts.mmā b.'l-bā w 'l-bā yā-fāh.m m.enāh ...

"je te donne à deviner à propos d'un nom masculin qui commence par le *bā*, et le *bā*, ô toi qui en comprends (litt.) le symbole ..." (op. cit. B M n° 34).

yā-žmāea yā-melmūma yā-llī tesmaēū fil-mīzān

"ô assemblée ! ô réunion ! ô vous qui écoutez la rime" (Quémeneur n° 53).

¹¹ On pourrait dire que dans ce registre expressif se recrée une valeur sémantique attestée à l'origine' du schème *afʿal* et effacée par l'usure dans l'emploi du schème de l'adjectif de couleur.

¹² Il s'agit ici d'énigmes dites littérales ou de *ṭolba*, caractérisées par le fait qu'elles donnent la première lettre du mot à deviner, si bien que le devinage en est grandement facilité. Tout se passe comme si l'exercice de réflexion portait ici en priorité sur la maîtrise de l'alphabet et l'identification des lettres. On voit que dans ce type d'énigmes l'explicitation du genre grammatical fait partie de la formulation de l'énigme.

Ce type d'adresse se rencontre aussi en poésie et en particulier dans les vers où les poètes défient leurs rivaux ou interpellent les amateurs connaisseurs. La sagacité et l'intelligence sont des qualités nécessaires pour jouer au jeu des énigmes, dans la modalité du "jeu intelligent" et non "du jeu de pure mémoire".

Les adresses qui suivent figurent dans des formules stéréotypées qui interpellent les devineurs lettrés et qui font allusion à l'aspect cryptique de certaines énigmes dont le déchiffrement ne relève pas d'une démarche cognitive :

yā-ṭāleb ṭālibun ilā taeraf ḥurūf el-mḥabbi ...

"ô *ṭāleb* qui es savant, si tu connais les lettres de ce qui est caché ..." (Giacobetti n° 304).

Quand l'apostrophe figure à la fin de la partie descriptive, elle anticipe généralement sur l'échec du devineur et elle ressortit au registre de l'insulte :

ṣungāru fī mungāru efehem enta yā-rās-ḥmāru

"son père est sur son bec comprends cela, ô tête d'âne" ("le coq", Jacobetti n° 194).

On rencontre aussi dans l'énigme de simples adresses aux participants du jeu comme *yā-ulādi* "mes enfants !", *yā-xūti* "mes frères !" etc. Mais de façon générale, les adresses ne sont pas totalement vides de sens et elles peuvent inclure des sèmes qui renvoient à certains aspects archaïques du jeu de l'énigme, initiatique ou magique. On a ainsi relevé *yā kakhān* "ô devin ! (Quémeneur n° 106).

2.2. L'apostrophe à l'objet à deviner se distribue soit tout au début soit à tout à la fin de l'énigme. À l'initiale, elle intervient plutôt comme la mise en évidence expressive d'une qualité ou d'un comportement spécifique de l'objet ; à la fin, elle fait figure d'insulte. La caractéristique de ce type est que la relation ne s'établit pas entre poseur d'énigme et devineur, mais entre poseur d'énigme et l'objet à deviner. C'est un autre scénario d'animation de l'énigme qui en quelque sorte met le devineur entre parenthèses. Ce type d'apostrophe s'emploie concurremment à d'autres procédés (impératif ou emploi du "je" et du "tu", sans oublier l'expressivité phonique) et produit ainsi des traits définitoires sur un mode très expressif :

ez-zgā fūq ez-zgā u ezggi ya-zeggāya
u l-ḥaneš bū sensla u l-lefa eayyāra

"cris sur cris, crie donc ô crieur ! Un serpent avec une chaîne et une vipère qui donne des coups" ("la charrue et le soc", Jacobetti n° 493).

ḥatītu zwa u refedu zwā kinedīr lek yā zwā ben zwā

"je le pose, il crie ; je le prends, il crie. Que dois-je te faire ô *zwā* fils de *zwā*" ("la casserole à anse", Jacobetti n° 376).

Un troisième exemple combine en succession apostrophe et formes exclamatives ; ainsi *mā* introduit les caractéristiques du référent sur le mode exclamatif tandis que *yā* en postposition se réduit à l'apostrophe :

<i>mā-etāk yā-earġa</i>	<i>es-sma</i>
<i>mā-fik men naeġa</i>	<i>n-nżūm</i>
<i>men soġrek yā-rāei</i>	<i>el-gmar</i>
<i>mā fik men roġla</i>	

"ô plaine que tu es verte (litt. que tu es verte ô plaine) Que de brebis tu renfermes Que tu es petit ô berger et que de courage tu as" ("le ciel", "les étoiles", "la lune", Giacobetti n° 23).

Un exemple d'apostrophe complètement hors normes, à la fois par la qualité de l'apostrophé (un mort), les descripteurs et la forme, est relevé chez Stumme (N.T.S. : 131, n° 61). L'incipit figure dans le troisième vers, après une double interpellation du mort :

<i>yā-rākeeb élbāškôto</i>	<i>yā rāee laħšiš-elmúrra</i>
<i>embīni ealšê muġúttū</i>	<i>mā irâ essémš illā márra</i>

traduit en français : "ô toi qui chevauches une biscotte ô toi qui dégustes l'herbe amère éclairer-moi sur une chose recouverte qui ne voit le soleil qu'une seule fois".

Il semble que la clé soit précisément "la civière", figurée par la "biscotte-jaune". L'humour dans l'énigme s'accommoderait donc dans certains exemples de ces détails macabres !

On note que dans ces trois exemples, l'objet est présenté comme animé et produisant des sons caractéristiques. D'autres apostrophes figurant au début de l'énigme tirent leur force expressive de leur position et de leur constitution phonique :

yā-earɛara yā-barbara fik ez-zīn u fik eš-šīn
u fik el-ħabb el-muħtāra

"ô earɛara, ô barbara¹³ tu renfermes de belles choses et de mauvaises et des graines choisies" (Giacobetti n° 544).

ou encore :

lūl yā-lūl u hiya lābest-el-mablūl
el-lāzma fī fumha u hiya řenhem kil-ġūl

"lūl ô lūl elle est revêtue d'un habit mouillé elle a un mors dans la bouche et elle hennit comme un ogre" (le tambour dit *gellāl*, Giacobetti n° 453).

¹³ L'auteur n'a pas traduit et n'a pas donné de commentaires à l'emploi de ces deux termes, ce qui semble indiquer qu'il les considère comme dépourvus de sens. Nous savons par la comparaison des énigmes que la caractéristique du marché est souvent présentée comme celle d'être un lieu où l'on trouve de tout. Ce "tout" trouve son expression sémantique ici avec "les belles choses", "les mauvaises" et "les graines choisies". L'imaginaire prenant le relais peut dans le même ordre d'idées se laisser guider par le consonantisme et ses aspects phoniques, pour rêver et 'évoquer', selon des liens sémantiques lâches, "végétaux" (*earɛar* désignant des variétés d'arbustes) et "animaux" (la racine *brbr* nommant des cris de chameaux), ou encore la variété des chalands, arabes et berbères, pourquoi pas. L'encodage des énigmes se fait aussi par ce type de procédés. Mais seules des explications fournies par des devineurs locaux "avisés" pourraient le confirmer.

L'auteur précise que le terme *lūl* désigne ordinairement une graine de *drīn*, plante du Sahara, mais que le mot n'est mis là "que pour la rime".

2.3. Le cas de *yā* fonctionnant comme interjection et comme mise en relief d'une caractéristique de l'objet a été discuté dans l'analyse de la séquence *qubb.tī yā-ʿl ḥaḍrā'* figurant dans le *Dalīl* et les indications données par W. Marçais dans le *Glossaire* ont confirmé le rôle de mise en relief de l'interjection *yā* devant un adjectif de couleur ou de difformité, dans le registre expressif du langage courant. C'est son intégration dans la séquence complète qui en fait un procédé 'littéraire'.

Les exemples que nous présentons maintenant ne ressortissent pas à la stratégie expressive du langage courant. Ils sont en nombre très restreint et les corpus consultés en recèlent chacun un ou deux spécimens. Ils se signalent par une construction archaïsante qui se rencontre volontiers dans l'usage formel ou littéraire du dialecte. La particule *yā* précède un adjectif épithète figurant en position de déterminé dans un syntagme nominal de type déterminé + déterminant. Ce type d'interjection figure en général dans les premières séquences de l'énigme, sinon la première. Les caractéristiques de l'objet à deviner ainsi mises en relief relèvent d'un inventaire de qualités très limité ; elles ont trait à la couleur, la taille, ou à des propriétés qui relèvent de l'appréciation psychologique ou esthétique :

mr.w tus.mmā b. 'l-sīn w 'l-sīn yā-ṭwīl-drāeu
yākul mn fummu w y.tqyā mn krāeu

"un nom masculin commençant par le sin et le sin, que son bras est long ! (litt. ô (le) long de bras !) Il absorbe par la bouche et vomit par la jambe" ("la pipe", V. Loubignac Zaër n° 21).

Chez le même auteur et dans la même collection :

elā rāq.b rāq.b yā 'sf.r-'l-ε.rāq.b ...

"à la face méfiante, aux jarrets pâles", litt. "ô le pâle de jarrets" (op. cit. n° 30).

Dans les deux exemples, la description des autres caractéristiques de l'objet se fait à la 3ème personne du verbe, ce qui correspond à une modalité énonciative 'neutre'.

Deux exemples relevés chez Giacobetti présentent un cas que nous n'avons pas encore rencontré, la présence en position initiale d'un nom sans marque de détermination, là où nous avons rencontré jusqu'ici des noms munis du suffixe de première personne, singulier ou pluriel, avec les valeurs énonciatives qui s'y rattachent :

sekkīn yā-ḥanīn-el-ḡebda ḥīn ḡebedtūh bān dyāh ...

"un couteau, ô qu'il est doux à tirer"¹⁴, (litt. "doux" de tirage) "quand tu l'as tiré son éclat brille ..." ("le lait", Giacobetti n° 363).

Dans l'exemple suivant, on trouve une construction présentant une apostrophe suivie de la séquence caractérisante. Il y a un jeu de mots sur *tofla*, terme représentant l'objet à

¹⁴ La mention "doux à tirer" concernerait ici la perception du 'bruit' que produit le couteau tiré de son étui, joyeux préalable à un épisode guerrier, si on se situe dans ce type de scénario, ou bruit du lait tombant dans un récipient ; l'adjectif *ḥanīn* désigne, à côté de ses emplois habituels "compatissant", "tendre" etc., la "douceur" d'un son, celui de la flûte en particulier, d'après le *Glossaire*.

deviner. Son emploi renvoie à la fois au genre grammatical — le féminin *šamea* "la chandelle" — et à une jeune fille, destinataire convenue d'un petit tercet amoureux, ainsi que le suggèrent les motifs de "la joue rouge", du "coeur brûlé au feu" de la passion, sans parler du motif de la "taille harmonieuse" lui-même :

yā-ṭofla, yā-bāhīt-el-gedd wāš bīk ḥaddek aḥmar
u qalbek šasalet fih n nār

"ô fillette, ô ma belle" (litt. "belle de taille"), "pourquoi ta joue est-elle rouge et ton coeur brûle au feu ?" ("la chandelle", Quémeneur n° 120).

Comme pour la forme impliquant l'apostrophe à "la jument noire", mais dans le registre amoureux, nous notons ici la transformation d'une énigme en un petit poème lyrique, à moins qu'il ne faille au contraire y voir un tercet dont les constituants ont été empruntés et utilisés pour composer une énigme, les mêmes traits étant pertinents dans les deux formes.

L'emploi de l'interjection *yā* est souvent corroboré par l'emploi de la particule exclamative *ma* :

ʿala-mṛā-xabbāza ya-mā-ḥla-xbīzha...

"c'est une femme bonne boulangère dont je parle ; qu'est charmante sa façon de boulanger !..." ("l'abeille", *Glossaire*).

yā peut, par cumul rhétorique, figurer dans un composé intégrant *mā ... men* quantitatif et exclamatif et *dā* déictique ; ainsi dans l'énigme suivante :

serett ʿalā ʿarrām-ḥaḡar yā-mā-dā-men-el-ḡwāšī ...

"j'ai passé près du tas de pierres que de monde il y avait ! ..." (Giacobetti n° 196).

3. Nous dirons, en conclusion à ce petit exercice de stylistique arabe dialectale, qui ne saurait être qu'un ô combien modeste hommage au destinataire de ces *Félicitations*, que seule, mais surtout en combinaison avec d'autres procédés, distribuée avec régularité en des endroits spécifiques, interpellant et impliquant les partenaires du jeu de la devinette et leur auditoire, mettant en relief les caractéristiques de l'objet à deviner, la particule *yā* sert en quelque sorte la pédagogie du genre. Elle contribue à animer et à poétiser la définition que constitue toute énigme.

*

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BENSALAH, Y., "Approche rythmique de quelques devinettes d'Ed-Dis et de Khernam (Bou Saada-Algérie)". *Matériaux arabes et sudarabiques*, Nouv. Série 3, 1991 : 229-263.
- CAUBET, D., "Enigmes marocaines de la région de Fès : éléments d'analyse d'une séance". *Matériaux arabes et sudarabiques*, Nouv. Série 4, 1992 : 165-196.
- COLIN, G.S., *Chrestomathie marocaine*. Paris 1955.
- FISCHER W., *Farb und Formbezeichnungen in der Sprache der altarabischen Dichtung*. Wiesbaden 1963.
- GIACOBETTI, A., *Recueil d'énigmes arabes populaires*, Alger, 1916.
- LOUBIGNAC, V., *Textes arabes des Zaër (Transcription, traduction, notes et lexique)*. Paris 1952.
- MACHUEL, L., *ed-Dalîl ou Guide de l'arabisant qui étudie les dialectes parlés en Algérie et en Tunisie*. Alger 1901.
- MARÇAIS, W. & GUIGA, A., *Textes arabes de Takroûna II, Glossaire*, 8 tomes, *B.E.L.O.V.*, t. XVI, Paris 1958-1961.
- PALVA, H., "The descriptive imperative of narrative style in spoken Arabic". *Folia Orientalia*, t. XVIII, 1977 : 5-25.
- STUMME, H., *Tunisische Märchen und Gedichte*. Leipzig 1893 : 104-108 n° 88-114.
- , "Neue tunisische Sammlungen", *Zeitschrift für afrikanische Sprachen* II. Leipzig 1896 : 127-131 n° 44-62.
- QUÉMENEUR, J., *Enigmes tunisiennes*. Tunis 1944.

